

Chronique de la T.S.F.

La mélancolique insipidité des programmes radiophoniques de ces temps derniers augmente l'impatiente joie que nous éprouvons à savoir à la tête de notre Radio d'Etat, un ministre que nous connaissons et apprécions comme musicographe. On pourrait croire que de telles aptitudes et de tels titres littéraires et artistiques devaient valoir à M. Jardillier le portefeuille de l'Education Nationale. C'est tout ignorer du mécanisme parlementaire. Le hasard, qui a bien d'autres malices à son actif, et qui aurait bien pu attribuer à cet amateur d'art le gouvernement de l'agriculture ou de l'hygiène, nous a été, par raccroc, propice, puisque les attributions du Ministre des P. T. T. comprennent la souveraineté radiophonique. Pour une fois, nous avons de la chance, non pas que les prédécesseurs de M. Jardillier ne méritent que des blâmes, de beaucoup s'en faut, et qu'ils se soient distingués par un manque d'intérêt et de connaissance pour les choses musicales, mais aucun n'aimait et ne cultivait la musique comme lui. Nul, surtout, n'avait une si claire conscience de ce qui est dû à la musique française.

Les plus réjouissantes *interviews* ont été publiées dans la presse et on peut y voir que M. Jardillier n'a que de bonnes intentions qui — il faut hélas ! l'ajouter — se heurteront à des obstacles de toutes natures et qu'on ne saurait vaincre sans s'attirer une somme de haines et de rancunes devant laquelle reculeraient bien des hommes courageux et volontaires.

Une toute petite révolution, au sujet de laquelle tout le monde (je parle des auditeurs) est d'accord, consiste en la spécialisation de chaque poste d'Etat. Un seul nous suffirait — si exigeant que nous soyions, — pour la musique ancienne et moderne à la condition que tout y soit parfait, ou, du moins, décent — Cette petite révolution entraînerait un bouleversement total de l'organisation radiophonique et celui qui l'opérerait y risquerait pour le moins sa vie, bien qu'il y aurait moyen de ne léser aucun intérêt de ceux (ils sont si rares) qui font, à quelqu'égard que ce soit, de la bonne besogne artistique.

M. Jardillier a déclaré à un journaliste qu'il voulait une « préparation méticuleuse », de « sérieuses répétitions », des « studios qui seront l'objet de ses soins ». — Paroles réjouissantes ! Que dire de cette déclaration : « Je veux que tout ce qu'on donnera soit de qualité. Je ne veux pas d'*ersatz* » ?... Puisse-t-il avoir songé en disant ces mots à ce fléau de la musique que sont les transcriptions pour orchestres réduits des partitions célèbres. Nous avons déjà bataillé à ce sujet dans le numéro d'Avril et nous nous sommes attirés quelques lettres injurieuses et, naturellement, courageusement anonymes. Est-il besoin de dire que je n'attaque pas les musiciens, mais l'usage qu'on fait de leur talent ? Jamais une clarinette ne pourra se substituer à une trompette, ou un basson à un trombone, ni une flûte à une cantatrice. Ce n'est point une équivalence mais une dérision. En quoi réduirait-on à la misère un bon clarinettiste ou un bon violoniste en le plaçant dans un orchestre complet pour y jouer des partitions telles que leur auteur les a conçues, intégralement ?

Il ne s'agit pas davantage de constituer un seul orchestre au cas où l'on affecterait un seul poste à la musique. L'un prendrait l'émission du matin, un autre celle de l'après-midi, un troisième celle du soir, un quatrième l'émission de nuit. Chaque chef d'orchestre serait affecté à la musique qu'il dirige le mieux : classique, romantique contemporaine, dramatique. Il y aurait encore à pourvoir l'emploi de chef d'orchestre pour les concerts historiques d'œuvres méconnues et qui exigent des connaissances musicologiques spéciales, et celui de chef pour les œuvres avec chœurs, (oratorios, etc.)

Si on voulait tout réorganiser selon un principe rationnel et logique, ce n'est pas des licenciements qu'il faudrait effectuer, mais on serait amené à faire appel à de nouveaux et indispensables concours. Pas de licenciements... il faut s'entendre... Une fois encore la T. S. F. n'est pas une œuvre d'entraide sociale, un vaste bureau de bienfaisance, pas davantage qu'elle ne doit être une source de revenus pour les protégés des détenteurs du pouvoir, et moins encore des protégés du personnel administratif.

Il paraît que d'immenses réformes sont déjà engagées... En attendant de pouvoir en juger, il est prudent de fermer le courant de son poste, car, pour l'instant, il semble qu'on amasse la poussière avant le grand coup de balai annoncé.

Puisse M. Jardillier ne jamais lire certain journal du soir où il trouverait l'occasion de douter de l'utilité de tout effort tenté en faveur de la bonne cause. Il y lirait, par exemple, cette critique qui mérite d'être citée intégralement, et qui, d'ailleurs, se passe de tout commentaire :

OASIS!

« Le concert donné aux P. T. T., dimanche, à dix heures du matin, par l'orchestre Locatelli, a été d'une qualité qui mérite d'être signalée.

Le choix du programme, l'exécution des œuvres, la façon dont le violoniste a joué la « Réverie » de Reynaldo Hahn, et la si jolie et si sensible manière dont Mlle Cutorio a chanté le « Myrtil » de Thomé, l'air du « Fortunio » de Messager, méritent des louanges, que j'ai plaisir à formuler ici.

*Car ce n'est pas agréable, vous savez, de faire de la peine aux gens...
Malheureusement, c'est quelquefois nécessaire. — Paul REBOUX.*

Certes, ce ne sera pas sous le titre d'« Oasis », que sera célébrée la « semaine consacrée à Rameau » que projette M. Jardillier, et qui, si elle a réellement lieu, lui vaudra l'éternelle gratitude de quelques amis de la musique, si peu nombreux soient-ils.

On pourrait, je le sais, faire certaines objections à ce projet. Rameau est, bien qu'on ne s'en doute guère, un extraordinaire musicien de théâtre, et très particulièrement de théâtre de cour. De même — et bien davantage — que Mozart est parfaitement à sa place au *Prinzregentheater* de Munich ou à Salzbourg, les pièces de Rameau sont perdues à l'Opéra et il leur faudrait le cadre intime du merveilleux Opéra du Palais de Versailles. Nous l'avons trop souvent dit et redit pour nous étendre à ce sujet. La radio, et son absence de facteur spectaculaire, dénaturera bien des pages ramistes et risquera de fortifier les légendes qui ont cours sur la monotonie et l'ennui de cet art. Cette tentative ne servira malheureusement pas la cause de Rameau autant que nous le souhaiterions, mais à défaut d'action de prosélytisme, elle com-

blera le vœu de ceux qui savent ce qu'est Rameau et qui l'aiment comme l'un des plus grands musiciens qui aient jamais existé.

Enfin, M. Jardillier professe un intérêt qui nous remplit de joie pour la musique vivante.

« J'estime, dit-il, que la T. S. F. est un excellent moyen qu'ont les musiciens de faire connaître leurs œuvres nouvelles. Je crois même qu'il faudrait arriver à ce que les musiciens, en composant leurs œuvres, pensent à la radio... »

Ils y pensent, croyez-le bien, M. le Ministre, et non sans mélancolie, parfois même avec amertume. Pour peu qu'on les y invite, ils s'efforceront de trouver un style et une écriture qui répondent aux exigences de ce merveilleux instrument de propagande, mais encore faut-il que les choses changent ! Il n'est pas de jours que les compositeurs ne se plaignent de l'éloignement dédaigneux où ils sont tenus par la Radio. C'est sans doute par ironie que vous leur en faites, à eux, le reproche.

Seuls, l'intérêt et la sympathie que deux ou trois chefs d'orchestre portent à la musique d'aujourd'hui, la bienveillance de deux ou trois compositeurs qui appartiennent à l'administration de la radio et qui sont accessibles à la pitié et à des sentiments de généreuse camaraderie donnent à quelques compositeurs accès à la Radio. La radio elle-même non seulement n'est pas accueillante mais elle est littéralement inaccessible. Qu'on soit sévère, très sévère, je le conçois, et c'est précisément à cette rigoureuse sélection que la T. S. F. doit recourir pour ne pas être submergée par la médiocrité et pour ne pas perdre toute action sur le public. Mais, en fait, il n'est pas question de sévérité, il y a une cloison étanche entre ses mystérieux décrets et les malheureux compositeurs. Ceux qui résident à Paris peuvent, par relations, obtenir une ou deux auditions de leurs œuvres, ici et là, ce qui équivaut pratiquement à rien, mais ceux qui n'ont nul appui ou qui ont commis la faute de s'éloigner de la métropole, n'ont aucune chance, ni même aucune chance de tenter leur chance.

Et vous leur demandez de penser à la radio en composant ! On se demande, d'ailleurs, à quoi ils peuvent bien penser ! L'expression de « carrière de compositeur » est actuellement un néologisme, matériellement cela va de soi, mais moralement, artistiquement aussi. Les plus arrivistes, les plus intrigants n'ont pas aujourd'hui la plus petite possibilité de vivre de leur plume et quant aux autres ils n'ont aucune chance de pouvoir, grâce à leur opiniâtre labeur, s'acheter un journal de radio pour y lire de quelles chansonnettes, de quels airs d'accordéon, de banjo, de scie ou de piston on régale les loisirs du peuple français, ni même de se consoler en voyant qu'il arrive qu'on donne à Radio-Paris le *Faust* de Schumann, magnifiquement interprété, ou *Pelléas*, retransmis de Vichy et dans de telles conditions que votre cœur de debussyste, M. le Ministre, a dû en saigner.

Nous n'avons pas renoncé à notre intention de consigner ici les bonnes nouvelles relatives à la Radio, seulement nous nous réservons pour notre prochaine chronique.

Et quand, « par quelque doux privilège », on peut ouïr à Radio-Paris un digne hommage à la mémoire de Paul Dukas, avec des artistes tels que Mme Malnory-Marseillac, René Le Roy et Jean Doyen, est-il nécessaire qu'au même instant un Festival Florent Schmitt soit donné à la Tour Eiffel, exemple entre cent milles de l'incohérence des programmes. Est-il normal qu'aux heures des repas, on donne des nouvelles, on fasse des causeries ou on chante — si l'on peut dire — des ersatz de

mélodies, qui ne sont ni des chansonnettes ni de la véritable musique dans tous les postes à la fois, à moins que ne sévissent ces horribles petits orchestres et les pots-pourris ou transcriptions insanes qui leur sont dévolus ? Qu'on donne *Manon*, *Carmen* la *Vie de Bohême* ou *Faust* une fois par semaine à la Radio si on y tient, mais tels qu'ils ont été écrits et avec des interprétations irréprochables ; que tous les pianistes qui sont la gloire de notre école viennent, tour à tour, jouer la *Fille aux cheveux de lin* ou la même pièce de Chopin, — je n'y vois pas d'inconvénient, mais qu'on ne nous fasse pas haïr ces morceaux conçus pour le clavier par de grimaçantes caricatures ! Il y a des vérités à la Palice, des vérités évidentes qu'on ne se lassera jamais de répéter. Tant pis pour ceux qui y voient une attaque personnelle. Ils n'avaient qu'à ne pas commencer ou à ne pas persévérer...

Robert BERNARD.